FRANCIS JAMMES 1868–1938

Le poète et sa femme — Acte premier, scène II

La prairie, entourée de chênes et de saules. On entend les voix des faux qu'on aiguise sonner sous la pierre comme des violons sous l'archet et propager leurs ondes au-dessus des foins endormis. Lucie est au milieu des faucheurs, coiffée, comme chaque faucheuse, d'un chapeau des champs qu'ornent des boutons-d'or, des reines-marguerites et des coquelicots.

Elle mange des cerises qu'elle tient dans son tablier rouge, relevé d'une main. A quelques pas d'elles, Denis fait lentement un bouquet.

Les jeunes filles du chœur, l'une à la suite de l'autre, suivent Denis, imitent ses mouvements, choisissent les mêmes espèces de fleurs qu'il cueille. Elles sont vêtues de longues robes, d'azur encore, mais gris, comme il est à midi. Seul, de tous les personnages, Denis semble s'apercevoir de leur présence.

Sur la lisière de la prairie, un âne chargé de gourdes pleines de vin et d'un panier est attaché à un arbre. Et, non loin de l'âne, dans un berceau bas, dort le bébé de Denis et de Lucie.

Lucie, montrant le foin aux faucheurs :
Fauchez-le d'ici là. Ah ! que la journée brûle !
Dans ce foin-là, il y a trop de renoncules ;
certes ces fleurs ne donnent pas un bon fourrage…
On fauche.
Denis, cueillant des boutons-d'or et les contemplant :
O renoncules ! Boutons-d'or ! Fleurs d'un autre âge !
Sœurs jaunes des midis d'une vie ancienne
où l'amour sommeillait derrière la persienne,
à l'époque poignante où la large maison
ouvrait aux écoliers le cœur des fenaisons…
Le silence fusait par la verdeur des stores.
Le vestibule était glacial et sonore.
Les collégiens prenaient le bras des couventines
qui se voilaient la lèvre avec des églantines
afin que les baisers fussent d'autant meilleurs
qu'ils auraient traversé le parfum de ces fleurs.
Un vieil oncle posait sa ligne sur le sol.
On riait de le voir avec son parasol,

cependant que la plus hardie allait s'asseoir
au-dessus de la digue, afin que l'on pût voir
la gracieuseté de ses jambes pendantes.
Les berges macéraient dans l'odeur de la menthe.
Mais les fleurs qui régnaient par-dessus toutes celles
qui formaient le tapis d'herbe artificielle,
c'étaient ces boutons-d'or luisants et enflammés
par les blêmes soleils qui font danser les prés.
Lucie, à un jeune garçon :
Petit, ta faux s'est émoussée ; aiguise-la.
Tu n'as plus d'eau au fond de ton étui de bois.
Va le remplir au puits pour y tremper la pierre
L'enfant s'en va, puis revient. Il appuie sur le sol le manche de sa faux dont il aiguise le tranchant avec la pierre humectée. On n'entend que le chant de la lame d'acier qui gronde de plus en plus dans l'azur accablant.
Le chœur s'est assis en cercle auprès d'un arbre.
Première jeune fille, qui se relève :
Quand chante la faux où s'accroche la lumière,
aux pacifiantes prairies
qui sont les grands jardins de ces verts paradis
que nous possédons sur la terre,
j'arrive avec mes sœurs et ne me lasse pas
d'écouter cette rumeur grave
que fait contre le fer la pierre que l'on lave
à l'eau du puits qui est là-bas.
On dirait que le son de la faux qui s'aiguise,
posée comme un diapason
sur le cœur de la terre, on dirait que ce son
donne la gamme de la brise,
de la brise et des eaux et du soleil ronflant
dans les machines agricoles,
du soleil et des cris qu'au sortir de l'école
poussent ces oiseaux, les enfants.
… Rumeur profonde prise au fond des univers,
large comme un soleil qui tombe,
vous êtes cette voix encor qui sort des tombes
pour faire tinter les blés verts.
Deuxième jeune fille. Le chœur tout entier se relève et forme une ronde.

Mes sœurs, donnez vos mains que nous dansions ensemble
dans cette prairie toute paix.
Sur mon sein dur qui luit je veux voir se mirer
l'ombre fourmillante du tremble,
et vos pieds tour à tour sur la mousse neiger.
Vous, ma sœur, vous avez l'épaule
moins glissante que n'est la mienne. Mais la gaule
a moins de flexibilité
que votre taille où se tiendraient debout les chèvres
la prenant pour un chèvrefeuil.
Vous, ma sœur, vous avez le teint que donne seul
l'appuiement, sur les joues, des lèvres.
Vous, ma sœur, votre gorge a un geste aussi doux
que votre croupe quand se penche
tout votre corps, et que vos bras, navettes blanches,
tordent vos cheveux devant vous.
Le rondeau se défait.
Lucie
L'enfant s'est éveillé, il bouge… Prenez-le
dans le panier, que je le berce… Il est joyeux !
Elle prend l'enfant contre elle et le berce.
Denis
Voici que le soleil devient plus fort que l'ombre.
Où pourrons-nous trouver une place assez sombre
pour que rien plus ne puisse troubler cet enfant ?
Lucie
La place est difficile à trouver dans le champ…
Le mieux, c'est de le mettre à l'ombre de cet âne.
Elle remet l'enfant dans le panier qu'elle pose à l'ombre de l'âne.
Troisième jeune fille
L'enfant va s'endormir dans le foin qui se fane,
et faire des songes légers.
L'Enfant de Bethléem, sous le souffle de l'âne,
fut adoré par les bergers.
Première jeune fille
Entourons ce petit. Dans l'herbe, asseyons-nous.
Il est frais comme un bigarreau.
Mes sœurs, il faut rêver, en le voyant si beau,

à la blancheur de nos genoux.
Le chœur s'assied en rond. L'une de ses jeunes filles arrache une touffe de reines-marguerites et, mi-couchée, appuyée d'une main au sol, de l'autre main elle offre ces fleurs à Denis qui se tient debout auprès d'elle et les prend.
Denis
… Ce sont les reines-marguerites du dimanche,
les fleurs que, sur la route aux peupliers, les blanches
campagnardes, en se promenant, porteront.
L'avenue du village est à celles qui vont
se reposer, au soir du beau jour du Seigneur,
d'avoir baissé le front sur un obscur labeur.
C'est à elles que sont ces fleurs endimanchées
comme le sont aussi les robes empesées.
Dieu bénira la route où pacifiquement
l'on voit, les bras aux bras, les filles de seize ans.
O poésie de l'après-vêpres des villages !
Les artisans y vont d'un pas prudent et sage.
O pâle route ! O sainte table du travail
où tombe tout le bleu du céleste vitrail !
Lucie
Déjà au champ voisin tout le foin est dressé.
Première jeune fille, se relevant et regardant par dessus la haie :
Les meules, dans l'azur éclatant espacées,
ressemblent aux tentes d'un camp.
Les faneuses qui rient font le geste charmant,
en élevant le foin fané,
d'offrir leur gorge. Et, tandis que leurs bras musclés
haussent la fourche biscornue,
assurées sur leurs pieds et la cuisse tendue,
elles semblent baiser l'Eté.
Denis. Il pose des coquelicots sur le front de la première jeune fille.
Coiffez ces fleurs de feu. Elles ne croissent point
dans les bois, mais dans les champs de froment, ou bien
elles poussent encor dans une pauvre terre :
dans l'humble et doux jardin de la garde-barrière ;
Elles tremblent quand passe un train tout haletant.
et meurent de trembler comme les cœurs ardents.

Denis pose son bouquet à terre prend une faux et fauche ; Lucie un râteau et fane. Ils forment, avec les travailleurs, un groupe si clair que l'on ne sait point s'ils ne font pas partie de la lumière.

Première jeune fille

Les voilà qui travaillent. Leurs pensées diffèrent,
mais non pas leur amour.
Peut-être pense-t-elle au pain que chaque jour
il faut obtenir de la terre.
Peut-être pense-t-il à cette poésie
que l'on moissonne dans le ciel.
Ainsi, sans se douter, ils font un même miel
des fleurs que chacun a choisies.